

L'espace - la culture - les cultures

DEFINITIONS

I- L'espace, expression de la culture

- 1 L'espace est indispensable à la vie humaine.
- 2 qu'est-ce que l'espace exprime de la culture ? -exemples-
- 3 notre espace de vie aujourd'hui

II- Le mouvement, caractéristique de la culture contemporaine

Analyse de notre époque avec FX Bellamy

- 1 l'idéologie du mouvement à l'œuvre partout
- 2 Conséquences
- 3 L'incapacité à demeurer ici
- 4 Où allons-nous ? la conscience humaine, la littérature

III – La culture

- 1 Omniprésence du mot
- 2 Qu'est-ce que la culture ?
- 3 Les cultures

PROBLEMATISATION

1. L'identité
2. L'universalité et la particularité
3. Vers l'avenir : que faire ?

Demeure Pour échapper à l'ère du mouvement perpétuel, François-Xavier Bellamy, 2018

Être plus rapide. Changer. S'adapter. Innover. Toujours plus, et toujours plus vite. Le but du changement est moins important que le fait de se transformer. La destination importe moins que le fait même de voyager. Vivre suppose de bouger. La nouveauté est bien en soi. Ce qui compte, c'est d'être « disruptif », qu'importe l'objet de la rupture. Être en mouvement est la vertu du moment : être dynamique, littéralement. Être mobile, souple, flexible.

Malheur à celui qui n'est pas assez mobile, pas assez souple et adaptable, pour se couler dans le flux : il constitue une objection vivante à ce monde nouveau, à ce monde du nouveau, qui ne lui pardonnera pas de rester comme un fossile encombrant au milieu de l'innovation triomphante.

La société de masse est peut-être encore plus sérieuse, écrit Hannah Arendt, non en raison des masses elles-mêmes, mais parce que cette société est essentiellement une société de consommateurs, où le temps du loisir ne sert plus à se perfectionner ou à acquérir une meilleure position sociale, mais à consommer de plus en plus, à se divertir de plus en plus (...) Croire qu'une telle société deviendra plus "cultivée" avec le temps et le travail de l'éducation, est, je crois, une erreur fatale (...) l'attitude de la consommation, implique la ruine de tout ce à quoi elle touche. Hanna Arendt La Crise de la culture p.189

La technologie contemporaine entre en lutte contre le réel, parce qu'il est constitué de consistances qui sont autant de pesanteurs pour notre exigence de mobilité. La vie implique pourtant de les assumer – et si nous préférons les fuir, seule la

mort pourrait nous offrir la perspective d'une absence de contrariétés. Vivre et habiter ce monde, exister et être un corps, suppose d'accepter un ordre de contraintes, une infinité de renoncements. Se trouver vraiment quelque part, c'est à chaque instant de cette présence renoncer à être ailleurs. Faire vraiment quelque chose, c'est ne pas faire tout le reste. Voilà ce à quoi nous ne voulons plus nous résoudre.

Demeure p.190

Quand on nous parlera d'une évolution nécessaire, d'une adaptation évidente... contentons-nous de demander : où allons-nous en suivant cette voie ? Quel bien dans l'absolu avons-nous à en retirer ? Serons-nous meilleurs, plus justes ? Plus authentiquement heureux ?... En nous posant ces questions, nous retrouvons à chaque fois l'effort de la conscience qui nous arrache au déterminisme réels ou supposés. Ib. p.165

Habiter un monde, c'est ... faire l'expérience de la pesanteur des choses, de la résistance de la matière, de la consistance de l'espace. Le proche et le lointain ne sont pas pour moi homogène, assimilables l'un à l'autre. Les lieux où a grandi ma famille ne sont pas équivalents à n'importe quelle surface égale : ils sont saturés de souvenirs, d'habitudes et d'images intérieures ; ils ont été peu à peu façonnés, décorés, usés aussi par les répétitions et les petits événements qui ont déposé leur trace dans la mémoire des murs et des meubles. Ils sont devenus une demeure à nulle autre pareille, le « chez soi » qui devient une sorte de centre du monde. ... Habiter un monde, c'est être quelque part, c'est-à-dire savoir qu'on ne peut pas être partout.

Demeure p.186

La langue qui décrit le réel n'ajoute rien au réel qu'elle décrit. Dans son usage poétique en particulier, elle ne permet aucune action : **elle réveille seulement notre attention aux réalités présentes...** pour résoudre la crise que nous rencontrons aujourd'hui, nous avons moins besoin d'action que d'attention retrouvée- non pour arrêter l'action, mais pour lui redonner sens en la dirigeant de nouveau vers ce qui mérite que nous y soyons attentifs, et en protégeant ce qui exige de nous que nous y fassions attention.

Demeure p.259

La littérature peut sans doute se faire le témoin de ce que nos travaux humains cherchent à atteindre : non le changement continu, mais une vie sauvée, pour toujours. C'est le miracle tout terrestre qu'accomplit la littérature : ses victoires consistent à se hisser au-dessus des modes et des réformes, par des œuvres dont la force atemporelle tient à ce qu'elles témoignent de ce qui demeure toujours présent, toujours actuel.

Demeure p.261

**

VI- Retrouver un repère *Habiter le monde*

Habiter le monde et tout autre chose que s'y abriter. Il ne suffit pas à l'être humain de trouver un refuge qui le protège des intempéries, qui lui garantisse une protection contre les dangers extérieurs. Aucun être humain n'a simplement besoin d'un « toit ». Nous avons besoin d'une demeure, d'un lieu où se retrouver, qui devienne un lieu familier, un point fixe, un repère autour duquel le monde entier s'organise. La maison est le centre construit par une liberté, par une mémoire, une expérience, et autour duquel s'organise la conscience que j'ai de l'univers entier ; elle est le foyer qui détermine la différence entre le proche et le lointain, le connu et l'inconnu, l'ordinaire et l'exotique. Dans une conférence prononcée en 1951, intitulée « Bâtir habiter penser, » Heidegger montre combien la conscience se mêle à la matière pour former ce que nous appelons un monde, un monde vivable, un monde qui convienne à l'homme. Nous ne sommes pas des corps en déplacement dans un espace géométrique indifférencié : nous sommes des sujets qui déterminent par leur mémoire collective et personnelle, par leurs pensées, ces points fixes toujours singuliers où s'enracine chacune de leurs vies.

Demeure p.166

Bien sûr, au sens purement physique du terme, ce que nous bâtissons est emporté comme toute réalité physique dans le mouvement universel, et menacé lui aussi par l'universelle usure du temps. Dans l'ordre géométrique, rien n'est modifié par nos constructions humaines. Et quand il s'agit précisément d'organiser l'espace, du point de vue de la rationalité abstraite de l'État moderne, l'enjeu est d'accompagner la mobilité des individus, en construisant un plan d'aménagement efficace, un réseau de transport rapide, des « zones » pour chaque activité, et une politique du logement bien calculée. Mais cette rationalité administrative manque sans doute l'essentiel : l'homme n'a pas seulement besoin de se loger, mais plus encore d'habiter. Rien n'est plus uniforme que le « logement » ; rien n'est plus singulier que le foyer. Rien n'est plus nécessaire à l'homme que ce foyer singulier autour duquel s'organise un monde entier.

Dans un espace où se croisent des individus sans origine et sans destination, il faut construire des « logements » qui seront comme les points de passage où viendront se « loger » ces mobiles en déplacement que nous sommes devenus. Le logement dit le caractère purement physique de ces boîtes indifférenciées où les humains sont assignés, « espaces fonctionnels » où ils pourront faire les haltes que le rythme du quotidien voudra bien leur accorder -comme une bille en bout de course vient se loger dans l'espace vide aménagé pour la stocker. Nous n'avons jamais accordé aussi peu d'importance à nos demeures ; elles ne sont plus pour nous que ce dans quoi nos corps lassés viendront se poser un instant avant de pouvoir repartir. Nous n'avons jamais aussi peu habité nos habitations : notre travail comme nos loisirs supposent aujourd'hui une itinérance continue. Jamais dans l'histoire, même chez les peuples nomades, l'homme n'a consacré autant de temps de sa vie à se déplacer - alors même que, nous l'avons dit, nos moyens de transport n'ont jamais été aussi rapides...

Nous n'avons jamais aussi peu habité, parce que notre rapport au monde est devenu relation à un espace indifférencié, où la mobilité universelle nous impose pour seul critère celui de l'utilité, de la rentabilité. Or l'habitation se caractérise par ce qu'elle installe dans le monde de gratuit, de superflu, de singulier - par ce qui fait qu'elle est une demeure familière, dont la singularité entretenue et mûrie échappe à tout calcul. Des grottes même où ils vivaient, nos lointains prédécesseurs ont peint les parois et orné les abords, de telle sorte qu'elles gardent aujourd'hui encore la trace de ceux qui y ont vécu, et qui les ont transformées d'abris en habitations. Ces peintures n'étaient pas « fonctionnelles », elles n'avaient pas de raison d'être autre que celle de fixer dans l'espace le signe de la conscience humaine installant son domaine -et faisant reconnaître sa demeure à ce titre distinctif : la capacité de construire et d'ornier sans être déterminé par la seule nécessité.

La grotte aurait suffi pour se loger ; la peinture était nécessaire pour habiter. Sur toute la surface de la terre, l'homme montre son humanité dans cet excès, ce superflu que constitue l'art d'habiter. Même soumis à l'étau le plus violent de la contrainte naturelle, il ne se contente pas de trouver refuge, de se loger à l'abri : il en fait plus, il en fait de trop, et installe au cœur des environnements les plus hostiles le luxe simple mais superflu de la civilisation. Au milieu du désert, sur les pôles - et jusque sur la mer, dans l'aménagement de l'espace si contraint d'un bateau, l'être humain crée des espaces vivables, et il les marque d'ornements, de coutumes, de rites, qui font que chacun de ces espaces devient le lieu où se construit et s'entretient un monde intérieur, un monde authentiquement humain.

Dans ce superflu qui distingue l'habitation du logement, il y a sans doute ce qui est le plus nécessaire à l'homme -ce besoin d'enracinement dans Simone Weil disait qu'il est l'un des besoins vitaux de l'âme humaine. Pour notre conscience, l'enracinement n'implique pas l'immobilité ; il représente simplement cet effort fait pour construire un lieu singulier, qui ne ce qui ne sera jamais plus un simple lieu de passage. Le foyer se distingue parce que celui qui l'a bâti en a fait quelque chose de plus que ce qui exigeait le simple impératif de l'utilité : au cœur du foyer, il y a le feu, c'est-à-dire la condition de la vie, l'amour qui réchauffe et qui réunit.

Ainsi, on pourrait produire des logements identiques à l'infini, mais on ne trouve pas deux foyers identiques. Le foyer est demeure, parce qu'il excède la circularité organique du besoin, et ainsi fonde une histoire, à partir du point central qu'il installe. On ne peut penser la demeure qu'en se fondant sur le sens du temps long, de ce qui nous survivra. Car la demeure se transmet : en elle se concentrent nos souvenirs, nos expériences passées, celles qui nous relient aux générations qui nous ont précédés,

la mémoire familiale et le sentiment qu'elle crée de cet univers familial qui s'organise autour d'elle. Si tout est mobile est changeant, si tout est saisi dans la fluidité de l'instant, alors rien ne demeure, et il ne nous reste plus pour fondation que la seule immédiateté de nos besoins du moment.

pp.166 à 170